



HAL
open science

La prothèse qui fait peur

Marion Picker

► **To cite this version:**

Marion Picker. La prothèse qui fait peur. Mémoire(s), identité(s), marginalité(s) dans le monde occidental contemporain. Cahiers du MIMMOC, 2021, 26, pp.1-9. 10.4000/mimmoc.10015 . halshs-03516232

HAL Id: halshs-03516232

<https://shs.hal.science/halshs-03516232v1>

Submitted on 5 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

The logo for MIMMOC, featuring the acronym in a bold, sans-serif font over a faint background image of a globe.

MIMMOC

Mémoire(s), identité(s), marginalité(s) dans le monde occidental contemporain

Cahiers du MIMMOC

26 | 2021

La prothèse qui fait peur

La prothèse qui fait peur

Marion Picker



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/mimmoc/10015>

DOI : 10.4000/mimmoc.10015

ISSN : 1951-6789

Éditeur

Université de Poitiers

Ce document vous est offert par Université de Poitiers



Référence électronique

Marion Picker, « La prothèse qui fait peur », *Mémoire(s), identité(s), marginalité(s) dans le monde occidental contemporain* [En ligne], 26 | 2021, mis en ligne le 20 décembre 2021, consulté le 05 juin 2023. URL : <http://journals.openedition.org/mimmoc/10015> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/mimmoc.10015>

Ce document a été généré automatiquement le 16 février 2023.



Creative Commons - Attribution 4.0 International - CC BY 4.0
<https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>

La prothèse qui fait peur

Marion Picker

- 1 Il y a beaucoup plus de prothèses qu'il n'y paraît, et c'est l'une des raisons pour lesquelles « la » prothèse nous inquiète. Savons-nous dénombrer les prothèses ? Devoir compter sur elles suppose-t-il qu'elles nous le rendent en se laissant compter ? Il n'est pas seulement question de la visibilité des prothèses – c'est-à-dire leur capacité à signaler par leur présence même une absence, une fonction corporelle perdue ou manquante –, ni même de leur invisibilité, voire imperceptibilité, quand elles s'intègrent de plus en plus parfaitement au corps, au point de faire un avec lui en laissant celui-ci résorber les matériaux qui les constituent¹, bien mieux que ce qu'une hanche artificielle ou un implant dentaire, par exemple en titane, ne saurait accomplir.
- 2 Qu'elles soient visibles ou invisibles, qu'il s'agisse de prothèses se dérochant à la perception grâce à la sophistication de leurs biomatériaux ou, au contraire, de membres prothétiques traditionnels, nous sommes confrontés dans tous les cas à la difficulté de déterminer sans équivoque leur statut, et par là même leur nombre. À partir de quand parle-t-on de prothèse : un appareil auditif, certes ; des lunettes, peut-être ; mais un plombage ? Un dentier, est-ce *une* prothèse ? Son unité, c'est le bloc, le haut plus le bas, ou le nombre de dents qu'il remplace ? De plus, une fois rangé dans son verre d'eau, le voilà 'chose' et moins prothèse ; qu'on le mette en place, il ne fait pas pour autant un avec son utilisateur². Ni un, ni deux – ou bien ni l'un, ni clairement l'autre – les prothèses attisent une inquiétude épistémologique. Leur propre, c'est de manquer ce qui leur est 'propre', car elles ne sont prothèses que par leur fonction. Celle-ci, à son tour, ne leur est impartie que grâce à leur lien au corps humain, dont l'image-forme intégrale, la *Gestalt*, ne se limite pas à une question de visibilité. Cette *Gestalt*, tout en gardant son unicité imagée³, se sent (le poids d'une chevelure, un courant d'air frais sur la peau...), se dénombre selon l'habitude (cinq doigts, deux pieds...) et, finalement, se connaît ou croit se connaître, au regard d'un passé et d'un présent, d'un dedans et d'un dehors, de ses transformations, capacités et actions. L'enjeu de la prothèse n'est rien de moins qu'étayer cette image plastique idéale de l'humain, toutefois au prix de la nier par la même occasion. La seule existence des

prothèses suffit à démontrer que cette intégralité est du moins potentiellement en danger, et donne un nom à la précarité de la forme humaine.

- 3 Dans cette perspective, ‘difformité’ et ‘infirmité’ ne se pensent pas comme descriptions, mais comme possibilités redoutées. En tant que telles, elles expriment une angoisse de l’informe qui paradoxalement s’avère productrice de formes, quoique hautement contingentes, et qui de là se dessine comme horizon et matrice de toute *Gestalt* humaine. Qui dit prothèse dit cette angoisse, ou mieux, il (ou elle) pourrait en rire⁴. Jonathan Swift et Edgar Allan Poe, à une centaine d’années d’écart, se sont exercés à cette désillusion par la littérature. Swift, dans son poème satirique « A beautiful young nymph going to bed » de 1731⁵, décrit la disparition de tous les attraits d’une beauté féminine trompeuse au fil d’un déshabillage consistant en l’enlèvement de diverses prothèses dont un œil de verre. Dans son non moins satirique récit « The Man That Was Used Up » de 1839, Edgar Allan Poe se charge de la destruction d’une virilité, en décrivant le processus inverse : la constitution progressive d’un général légendaire, « the whole man⁶ », à partir d’un homuncule (« exceedingly odd-looking bundle of something⁷ ») qui doit enfiler divers remplacements de parties de son corps. Il est aidé par un servent et donc doublement tributaire de prothèses. Même si nous laissons de côté le riche potentiel d’un commentaire inspiré par les méthodologies des études du genre, il reste que ces deux textes, par la mise en scène des prothèses, soulignent un effet de déception, non seulement par rapport à l’*homme*, mais à l’humain tout court.
- 4 Sigmund Freud recourt à la métaphore de la prothèse dans ses travaux sur le psychisme collectif, en utilisant l’expression du « dieu à prothèses » ou « dieu-prothèse » (« Prothesengott⁸ »). Contractant deux notions en un seul mot composé, Freud crée une devinette pour évoquer une relation complexe. Un dieu-prothèse implique entre autres que le divin en tant que pivot de la religion n’est rien d’autre qu’une prothèse. L’un des objectifs de *Malaise dans la civilisation* étant d’enlever à la religion son statut de première cause, cette dernière apparaît donc comme une prothèse civilisatrice, parmi tant d’autres, dont les êtres humains se dotent pour contraindre la nature – leur nature – à moins de sévérité.
- 5 Ces moyens prothétiques pour rendre possible la survie, qui donc étayent notre condition et, à certains égards, la soulagent, sont donc frappés d’un *double bind*. À l’instar des « constructions auxiliaires » dont la littérature donne d’innombrables et précieux aperçus à travers l’histoire⁹, ils nous nuisent en fin de compte. Ce qui rend la vie, la société, l’humanité plus supportable nous précipite vers notre perte – ou du moins, selon Freud, vers notre malheur. Nous ne pouvons échapper à notre seconde nature qui nous contraint, qui tire et pousse notre forme vers un au-delà de ce qui est, car elle est également notre première nature et fait partie de la texture du corps, comme si l’orgueil, l’*hubris*, était inscrite en lui comme l’impératif d’un dépassement, d’un autodépassement perpétuel. En revanche, sans ses prothèses, le « dieu prothétique » qu’est l’être humain ne serait ni dieu, ni homme.
- 6 Les « extensions » de « nous-mêmes¹⁰ » qu’évoque McLuhan dans son ouvrage sur les media qui fit date – *Understanding Media* – ne sont donc pas facultatives pour la vie et survie sociales, même si l’on peut les ôter tel un appareil auditif ou une montre connectée (pour en faire l’expérience, il suffit de perdre toutes les données stockées sur un téléphone ‘intelligent’ ou un ordinateur). Elles ne sont pas non plus à confondre avec les media *stricto sensu*, car elles ont elles-mêmes déjà connu une extension avant la formule de McLuhan, dans la mesure où le prothétique chez Freud s’étend à la *techné*,

au savoir-faire civilisateur et aux pratiques sociales tout court. L'humanité dépendant de la civilisation comme un individu de prothèses assurant la pérennité de ses capacités physiques, mentales et émotionnelles, la métaphore prothétique évoque donc la civilisation – *Kultur* – tout entière. Les prothèses, en cela fidèles à l'un des sens anciens du mot¹¹, *exposent* la contingence de la condition humaine.

- 7 Il faut dire que l'humanité le leur rend mal. Force est de constater la proximité voire coïncidence des prothèses avec ce qui fait peur. Revenons donc au problème de la prolifération de la prothèse, lié à cette inquiétude face au prothétique, de ne pas être maître de son corps, ni de ses fonctions, ni de son image. Ne pas être chez soi tout en étant à la maison, ne pas savoir ce qu'il y a d'autre (ou qui d'autre, et combien) quand on se croit seul, c'est l'inquiétante étrangeté de Freud, « *das Unheimliche* », au pied de la lettre. À l'instar du retour de ce qui n'est pas censé être, les prothèses reviennent en force dans le champ collectif sous une forme sournoise, malgré leurs indéniables bienfaits. Si les métaphores mécaniques étaient très en vogue jusqu'à la seconde moitié du XVIII^e siècle – rappelons simplement *L'Homme machine* de La Mettrie¹² – le « tournant anthropologique »¹³ amène un changement d'appréciation, accompagnant d'autres révolutions – non seulement la Révolution française dont la guillotine illustre une nouvelle 'articulation' homme-machine, mais également la révolution industrielle qui délègue la production des biens à des prothèses détachées du corps humain, donc de plus en plus 'autonomes'. De manière peu surprenante, les représentations des machines, y compris des prothèses mécaniques, prennent les allures du monstrueux. La production culturelle regorge alors d'automates, poupées, hommes-machines, hommes composites et autres rejetons de prothèses, tous plus ou moins maléfiques¹⁴. L'idée même de l'« inquiétante étrangeté » de Freud part d'un récit d'E. T. A. Hoffmann, généralement subsumé sous le mouvement littéraire du romantisme noir, récit qui met en scène les ambiguïtés de la perception, mais surtout une poupée parlante qui cause la perte du héros.
- 8 Cette prolifération des prothèses et des métaphores prothétiques à partir d'un moment historique donné correspond certes à la simple multiplication des machines dans le monde du travail, mais elle est aussi concomitante de l'autonomie apparente de ces objets, notamment des outils qui se meuvent sans effort humain. Du constat qu'ils sont détachés du corps et de la volonté humaine, il n'y a qu'un pas pour leur attribuer une volonté propre, potentiellement malveillante¹⁵. Tandis que la seule quantité peut déjà susciter un effet d'angoisse, les prothèses et leur lien avec le corps, voire leur intégration dans celui-ci, favorisent de surcroît l'idée d'une 'infiltration', ce qui met en relief un aspect particulier de notre préoccupation actuelle pour les « frontières de l'humain »¹⁶. Le développement de l'intelligence artificielle des dernières décennies et surtout des dernières années a conféré une acuité particulière à la question des limites et limitations humaines. Mais le *topos* de l'apprenti sorcier ne date pas d'hier ; les robots, cyborgs et androïdes et leur « vallée de l'étrange¹⁷ » ne sont pas nécessaires pour que l'humain se sente menacé par ses propres créations. L'autonomie imputée à ces artefacts devient d'autant plus délicate quand il s'agit d'un élément intégré au corps. Nombreux sont les exemples dans la culture populaire où une sournoise prothèse développe une volonté propre et se retourne contre son 'maître'.
- 9 La perfidie attribuée aux prothèses (au niveau individuel) ainsi qu'à l'automatisation (au niveau de l'humanité) est mise en scène de manière paradigmatique par un classique du cinéma. Le personnage du Dr. Strangelove dans le film éponyme de Stanley

Kubrick (1961), devenu le docteur Folamour dans la version française, s'appelle littéralement « amour étrange ». Ce qui est un détail non négligeable car il se trouve étranglé (« strangled ») par l'étrangeté que représente sa main artificielle, tout comme l'humanité tout entière est sur le point de disparaître à cause du déclenchement d'une de ses constructions auxiliaires (fig. 1).



Fig. 1. L'acteur Peter Sellers dans le rôle du Dr. Strangelove avec sa main prothétique meurtrière.

Deux arrêts sur image à 0'58" et 1'06" de la bande annonce officielle du film de Kubrick, Stanley, *Dr. Strangelove, Or : How I Learned To Stop Worrying And Love The Bomb*, États-Unis/Royaume-Uni, 1964, disponible sur https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Dr_Strangelove_-_Official_Trailer.webm, domaine public (consulté le 15 novembre 2021).

- 10 À deux échelles, le corps prothétique est donc habité par le mal : le savant fou, dont le calcul mécanique n'a rien à envier à la sottise de son entourage, devient un appendice de sa main artificielle ; le corps de l'humanité, doté d'une arme de destruction mondiale automatique (« Doomsday device »), est annihilé par sa propre prothèse dont la logique est cependant de le protéger contre sa propre utilisation. En ressortent une ironie et une fable profondément morale de la bêtise humaine et de la banalité du mal. Pour nous cependant, le principal intérêt du *Dr. Strangelove* est la prolifération des prothèses pensées comme armes, non seulement dans le riche tissu des références et allusions que propose le film, mais également dans le jeu des métaphores prothétiques autorisant un récit à plusieurs niveaux. Avec une pareille trame, la distinction entre le sens propre et figuré de 'prothèse' devient aussi problématique que la limite entre humain et non-humain, animé et non animé. Si dans ce film le « dieu prothétique » est définitivement achevé, reste néanmoins la question de l'*homo metaphoricus*, caractérisé par le dépassement constant de ses limites et définitions, et créant, par d'incessants déplacements et transports, des ambiguïtés conceptuelles et des miasmes concrets de toute sorte, où les choses ne sont pas à leur place, deviennent irrécupérables, prolifèrent et rendent la vie de plus en plus impossible¹⁸.

- 11 Mais après tout, la prothèse était la vie. Si ambivalence il y a, il faut aussi mentionner son versant positif : les prothèses au sens plus étroit, en tant qu'objets intégrés dans et assimilés au corps humain, se trouvent aussi investies de très forts affects positifs. Mais par là même, la prothèse incarne notre finitude, met en question les limites de l'humain en occupant justement ces limites. Les prothèses et leurs extensions dont regorgent les fictions populaires, hommes-machines et robots, semblent donc dotés d'une vie spectrale et parasitaire, qui s'exprima historiquement d'abord par la magie ou le surnaturel¹⁹, et puis progressivement par une intelligence artificielle plus vraie que nature²⁰. Mais les ambivalences de la prothèse ne s'arrêtent pas là. De la prothèse compensatrice ou réparatrice au sens médical, nous sommes passés à une sorte de prothèse dopante, à la problématique de l'humain augmenté²¹. Bien évidemment, l'aspect augmentatif a toujours joué un rôle – après tout, la fameuse main de fer de Götz était censée lui permettre des prouesses sur le champ de bataille²². Mais il me semble qu'aujourd'hui, la question n'est plus de savoir si la prothèse a la capacité de dépasser la compensation. La notion de compensation semble perdre son sens quand on ne sait plus au juste ce qu'il faut compenser. Les prothèses toujours plus souples, invisibles, intégrées et connectées, tel le tissu soi-disant intelligent BodyNET²³, nous invitent à abandonner le concept d'un corps 'normal'. Il est évident qu'il y a là une perspective considérable, et la politique des *disability studies* va dans ce sens, avec l'espoir que la classification de tous au regard de la normalité fera place à une coexistence de différences multiples.
- 12 Pourtant, je vois là également un danger, et je ne parle pas ici de la crainte que des prothèses augmentatives nous espionnent (ce qui est pourtant le cas, il suffit de penser aux mémoires externes que sont les smartphones ou autres objets connectés), ou fomentent des complots. Du moment où les prothèses augmentatives deviennent des accessoires et une question de standing, la différence se réintroduit cruellement sur le plan social. Il y aura ceux qui disposent des prothèses créées spécialement pour eux, et ceux qui chaussent le modèle remboursé par la sécu, pour demeurer dans une perspective encore optimiste²⁴.
- 13 Que le lecteur veuille me permettre une dernière mise en contexte, en reprenant l'idée que, selon une longue tradition anthropologique, l'humain se soit construit à partir d'un manque, d'une faiblesse par rapport aux autres animaux. Sous cette lumière, tous les outils, instruments et techniques que l'humanité a inventés apparaissent donc comme des prothèses, et, comme nous l'avons vu, cette ouverture de l'humain vers son autre ou son extérieur est culturellement figuré comme prothétique – non seulement pour son milieu, l'espace qui l'entoure, ses fonctions et capacités, mais aussi sa temporalité et son potentiel. La prothèse s'inscrit donc dans une idéologie évolutive selon laquelle l'humain serait essentiellement perfectible. Mais il me semble que la prothèse a changé de place dans ce schéma : elle ne marque plus l'écart entre le manque et le nécessaire, mais plutôt l'horizon de ce qui est technologiquement possible, au bénéfice du plus offrant. Ce serait le retour du plus fort par la petite porte – et dans un contexte, comme tout semble l'indiquer, où tous les moyens sont bons²⁵.

14 ***

Une partie des articles de ce numéro des Cahiers du MIMMOC procède d'une journée d'études tenue à la Maison des Sciences de l'Homme et de la Société de Poitiers, pour l'organisation de laquelle nous avons pu compter sur le soutien des équipes des unités de recherche MIMMOC et

EHIC, ainsi que de nos universités respectives, celles de Poitiers et de Limoges. Il était particulièrement bénéfique que la thématique de la prothèse pût s'adosser à l'axe de recherche « Les frontières du corps » de la MSHS et le projet « Réparer l'humain » de l'université de Poitiers, facilitant le dialogue entre médecine et sciences humaines. Nos remerciements vont vers les organismes qui nous ont accordé leur soutien financier et logistique : l'EHIC et le MIMMOC, l'axe 3 de la MSHS, le DAAD, l'UFR Lettres et Langues, la Fondation Alexander von Humboldt et la FE2C, ainsi qu'à Thierry Pécout pour son soutien éditorial.

BIBLIOGRAPHIE

Assoun, Paul-Laurent. « L'inconscient prothétique ou le corps de suppléance », in Lindenmeyer, Cristina (éd.), *L'humain et ses prothèses. Savoirs et pratiques du corps transformé*, Paris, CNRS Éditions, 2017, <https://doi.org/10.4000/books.editions-cnrs.29652> (consulté le 21 novembre 2021).

Blumenberg, Hans. *Paradigmen zu einer Metaphorologie*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1998.

Chu, Bryant, Burnett, William, Chung, Jong Won *et al.* « Bring on the bodyNET », *Nature*, n° 549, p. 328-330, 2017, <https://doi.org/10.1038/549328a> (consulté le 28 novembre 2021).

Crippledscholar, « Can We Please Stop Calling Able-Bodied People TABs », 27 avril 2015, <https://crippledscholar.com/2015/04/27/can-we-please-stop-calling-able-bodied-people-tabs/> (consulté le 14 novembre 2021).

Fontane, Theodor. *Frau Jenny Treibel - Effi Briest. Sämtliche Werke*, vol. 7, éd. par E. Groß, Munich, Nymphenburger Verlagshandlung, 1959.

Freud, Sigmund. « Das Unbehagen in der Kultur », in *Sigmund Freud Studienausgabe*, vol. IX, *Fragen der Gesellschaft. Ursprünge der Religion*, éd. par Alexander Mitscherlich *et al.*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 2000, p. 191-270 [1^{re} publication en allemand : 1930].

Freud, Sigmund. « Das Unheimliche », in *Sigmund Freud Studienausgabe*, vol. IV, *Psychologische Schriften*, éd. par Alexander Mitscherlich *et al.*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 2000, p. 241-274 [1^{re} publication en allemand : 1919].

Freud, Sigmund, « Hemmung, Symptom und Angst », in *Sigmund Freud Studienausgabe*, vol. VI, *Hysterie und Angst*, éd. par Alexander Mitscherlich *et al.*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 2000, p. 227-308 [1^{re} publication en allemand : 1925-1926].

Haraway, Donna. « A Cyborg Manifesto: Science, Technology and Socialist-Feminism in the Late Twentieth Century », in Stryker, Susan *et* Whittle, Stephen (éds), *The Transgender Studies Reader*, New York, Routledge, 2006, p. 103-118.

Hoffmann, E. T. A. *Der Sandmann*, Stuttgart, Reclam, 1991.

Lacan, Jacques. *Le Séminaire, livre X (1962-1963). L'angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004.

La Mettrie, Julien Offray de. *L'Homme Machine*, Paris, Fayard, 2000 [1^{re} publication : Leyde, Élie Luzac, 1748].

Mainberger, Sabine. *Experiment Linie. Künste und ihre Wissenschaften um 1900*, Berlin, Kadmos, 2010.

- McLuhan, Marshall. *Understanding Media : The Extensions of Man*, New York, McGraw-Hill, 1964.
- Mori Masahiro. « La Vallée de l'Étrange de Mori Masahiro : Importance et impact sur l'esthétique et la conception des robots », trad., préface et épilogue Karl F. MacDorman, *e-Phaistos. Revue d'histoire des techniques*, 7 n° 2, 2019, p. 1-18 ; <https://doi.org/10.4000/ephaistos.5333> (consulté le 30 novembre 2021).
- Poe, Edgar Allan. « The Man That Was Used Up. A Tale of the Late Bugaboo and Kickapoo Campaign », *Burton's Gentleman's Magazine and American Monthly Review*, n° 5, août 1839, p. 66-70.
- Richert, Hans-Georg. « Über eine andere Randfigur bei Fontane : Wüllersdorf », *Colloquia Germanica*, 13 n° 3, 1980, p. 246-252.
- Riedel, Wolfgang. « Anthropologie und Literatur in der deutschen Spätaufklärung. Skizzen einer Forschungslandschaft », in *IASL*, série 3, n° 6 « Forschungsreferate », 1994, p. 93-157.
- Schmidt-Biggemann, Wilhelm. « Neue Diskurse von der Seele und vom Körper. Einführung », in Schings, Hans-Jürgen (éd.). *Der ganze Mensch: Anthropologie und Literatur im 18. Jahrhundert. DFG-Symposium 1992*, Stuttgart, Metzler, 1994, p. 7-13.
- Schings, Hans-Jürgen (éd.). *Der ganze Mensch: Anthropologie und Literatur im 18. Jahrhundert. DFG-Symposium 1992*, Stuttgart, Metzler, 1994.
- Swift, Jonathan. « A beautiful young Nymph going to Bed », in Browning, William Ernst (éd.), *The Poems of Jonathan Swift D.D.*, vol. 1, London, G. Bell and Sons, Ltd., 1910, https://www.gutenberg.org/files/14353/14353-h/14353-h.htm#link2H_4_0087 (consulté le 21 novembre 2021).
- Wills, David. *Prosthesis*, Stanford, Stanford University Press, 1995.

NOTES

1. Voir la contribution d'Amandine Magnaudeix et de Julie Usseglio dans ce numéro.
2. Pour un développement de cet argument, cf. la contribution d'Alexandre Métraux.
3. Sur la notion de « Gestalt » au-delà d'une perception holistique du corps, comme principe psychologique et philosophique, cf. les écrits de l'« école de Berlin » de la théorie de la Gestalt (Max Wertheimer, Kurt Koffka, Kurt Lewin, Wolfgang Köhler). Pour un aperçu de la réception historique française de ce courant de pensée, voir Guillaume, Paul. *La psychologie de la forme*, Paris, Flammarion, 1992 (réédition). La première édition de 1937 est disponible sur Gallica, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k10031918/f19.item> (consulté le 14 novembre 2021).
4. Dans sa contribution à ce numéro, Florent Gabaude consacre un chapitre aux rapports complexes entre prothèses et rire, entre autres en citant Henri Bergson sur le comique : « du mécanique plaqué sur du vivant ». Bergson, Henri. *Le Rire. Essai sur la signification du comique*, Paris, Felix Alcan, 1938, p. 37.
5. Swift, Jonathan. « A beautiful young Nymph going to Bed », in Browning, William Ernst (éd.), *The Poems of Jonathan Swift D.D.*, vol. 1, London, G. Bell and Sons, Ltd., 1910, https://www.gutenberg.org/files/14353/14353-h/14353-h.htm#link2H_4_0087 (consulté le 29 novembre 2021).
6. « L'homme entier » (ma traduction), ce qui n'est pas sans rappeler la formule de Herder, « vom ganzen Menschen » comme programme d'une anthropologie philosophique (cité d'après Schmidt-Biggemann, Wilhelm. « Einführung », in Schings, Hans-Jürgen (éd.). *Der ganze Mensch: Anthropologie und Literatur im 18. Jahrhundert. DFG-Symposium 1992*, Stuttgart, Metzler, 1994, p. 12). Pour la citation en anglais : Poe, Edgar Allan. « The Man That Was Used Up. A Tale of the Late

Bugaboo and Kickapoo Campaign », *Burton's Gentleman's Magazine and American Monthly Review*, n° 5, août 1839, p. 66.

7. *Ibid.*, p. 69.

8. Freud, Sigmund. « Das Unbehagen in der Kultur », in *Sigmund Freud Studienausgabe*, vol. IX, *Fragen der Gesellschaft. Ursprünge der Religion*, éd. par Alexander Mitscherlich et al., Francfort-sur-le-Main, Fischer, 2000, p. 191-270 [1^{re} publication en allemand : 1930].

9. « Constructions auxiliaires » est ma traduction de « Hilfsmittel ». Le terme est utilisé à un moment décisif dans le roman *Effi Briest*, cité à titre d'exemple. Voir Fontane, Theodor. *Frau Jenny Treibel - Effi Briest. Sämtliche Werke*, vol. 7, éd. par E. Groß, Munich, Nymphenburger Verlagshandlung, 1959, p. 421 (chapitre 35). À travers le personnage secondaire Wüllersdorf, ces « constructions » prothétiques sont présentées comme des aides à double tranchant – dans son propre cas, il s'agit de l'alcool. Sur les « Hilfsmittel » et « Hilfskonstruktionen » chez Fontane, cf. Richert, Hans-Georg. « Über eine andere Randfigur bei Fontane: Wüllersdorf », *Colloquia Germanica*, 13 n° 3, 1980, p. 246-252.

10. McLuhan, Marshall. *Understanding Media: The Extensions of Man*, New York, McGraw-Hill, 1964, p. 7 (notre traduction).

11. Des réflexions sur l'étymologie du mot « prothèse » se trouvent dans les contributions de Michel Briand (note 15), Florent Gabaude et Alexandre Métraux.

12. La Mettrie, Julien Offray de. *L'Homme Machine*, Paris, Fayard, 2000 [1^{re} publication : Leyde, Élie Luzac, 1748]. Voir aussi Blumenberg, Hans. *Paradigmen zu einer Metaphorologie*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1998, surtout le chapitre VI « Organische und mechanische Hintergrundmetaphorik », p. 91-110, avec son analyse de la « Uhrwerkmetapher » (« métaphore de l'horloge », p. 93) pour le fonctionnement du monde qui est complémentaire aux métaphores mécaniques pour décrire l'être humain.

13. Riedel, Wolfgang. « Anthropologie und Literatur in der deutschen Spätaufklärung. Skizzen einer Forschungslandschaft », in *IASL*, série 3, n° 6 « Forschungsreferate », 1994, p. 93-157.

14. Voir les contributions d'Aline Le Berre, et de Géraldine Ponsolle et de Florent Gabaude dans ce numéro.

15. Pour une illustration du lien entre angoisse et désir de l'autre (l'image de la mante religieuse géante), voir Lacan, Jacques. *Le Séminaire, livre X (1962-1963). L'angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, séance du 14 novembre 1962. Cf. également le motif anxiogène du mouvement sans agent reconnaissable chez Aby Warburg : « Du lebst und tust mir nichts » « Tu vis et ne me fais rien » (ma traduction) de l'épigraphe des « Kunstpsychologische Fragmente » de Warburg, cité dans Mainberger, Sabine. *Experiment Linie. Künste und ihre Wissenschaften um 1900*, Berlin, Kadmos, 2010, p. 251.

16. Pour donner un exemple : « Aux frontières de l'humain », une exposition au Musée de l'Homme à Paris (du 13 octobre 2021 au 30 mai 2022).

17. Mori Masahiro. « La Vallée de l'Étrange de Mori Masahiro : Importance et impact sur l'esthétique et la conception des robots », trad., préface et épilogue Karl F. MacDorman, *e-Phaistos. Revue d'histoire des techniques*, 7 n° 2, 2019, p. 1-18 ; DOI 10.4000/ephaistos.5333 (consulté le 30 novembre 2021).

18. Cf. la contribution de Bernard Andrieu sur les « disthèses » dans ce numéro.

19. Voir ici les contributions de Sanja Boskovic et de Barbara Hof.

20. Cf. plus spécifiquement l'article de Barbara Hof.

21. À ce propos, cf. la critique du « dieu super-prothétique » dans Assoun, Paul-Laurent. « L'inconscient prothétique ou le corps de suppléance », in Lindenmeyer, Cristina (éd.), *L'humain et ses prothèses. Savoirs et pratiques du corps transformé*, Paris, CNRS Éditions, 2017, <https://doi.org/10.4000/books.editions-cnrs.29652> (consulté le 21 novembre 2021).

22. Voir la contribution de Géraldine Ponsolle sur Götz von Berlichingen.

23. Chu, Bryant, Burnett, William, Chung, Jong Won et al. « Bring on the bodyNET », *Nature* n° 549, p. 328-330, 2017, <https://doi.org/10.1038/549328a> (consulté le 28 novembre 2021).

24. Pour une critique des disciplines « psy » elles-mêmes, dans la mesure où elles participent aux techniques de l'auto-perfection dans le cadre d'une offre commerciale, voir la contribution de Jürgen Straub dans le présent volume.

25. Concluons sur un ton plus léger dans cette note de fin, avec une série de questions. La prothèse, est-elle nécessairement impliquée dans la course à un incessant autodépassement ? Ne serait-il pas possible de lui imaginer d'autres fonctions – libératrices –, comme Michel Briand, et, dans une perspective différente, Galina Subbotina, le suggèrent dans leurs contributions respectives ? D'accorder un effet prophétique important à l'expérience vécue, avant et à côté de toute intervention médicale, comme le court-métrage *The Answer* de Célia Daniellou-Molinié le propose ? (Voir l'entretien que Christine Baron a mené avec elle dans cette revue).

INDEX

Mots-clés : angoisse épistémique, métaphore, autodépassement, humanité augmentée

AUTEUR

MARION PICKER

Université de Poitiers

Marion Picker est Maîtresse de conférences en études germaniques à l'Université de Poitiers. Elle travaille sur les affects, métaphores et autres transports ainsi que sur l'épistémologie cartographique, dans une perspective transdisciplinaire qui embrasse l'histoire culturelle, l'histoire des idées, des media et de l'art. Ses publications les plus récentes sont *Life Lines. Poems, Poetry, Poetics*, codirigé avec Elke Siegel pour les *MLN*, 126 n° 3, 2021 ; et « Denkbild », in Allerkamp, Andrea et Schmidt, Sarah (éds), *Handbuch Literatur und Philosophie*, Berlin, De Gruyter, 2021.